



DOSSIER ART CONTEMPORAIN

## LES GROS MOTS DE TANIA MOURAUD

Zoom sur cette figure emblématique de l'art actuel, fameuse pour les mots géants qu'elle triture depuis cinq décennies à même les murs. À l'âge de huit ans déjà, elle s'appliquait à l'écriture gothique... JEAN-JACQUES GAY

Elle poursuit un « combat masqué » contre le patriarcat qui depuis des millénaires forge le langage à son seul usage. De la lettre au mot, elle triture la langue à travers rythmes et sons, par sororité et, pourquoi pas, pour rendre le langage apatride. Tania Mouraud admire le travail de ses sœurs artistes du mot. Elle aime Barbara Kruger, Jenny Holzer ou Agnès Thurnauer, et sa préférence va sans détour aux Guerrilla Girls, dont la pièce *Les Avantages d'être une femme artiste* (1985) porte une ironie apparentée à la sienne. T. Mouraud reste persuadée que « LA femme artiste » n'a jamais eu le moindre avantage, mais est parvenue à libérer un espace de création propre, hors de toute pression masculine.

Il faut se méfier de T. Mouraud, qui répète sans cesse qu'elle « avance masquée ». Cette grande petite dame, qui parle couramment trois langues et en baragouine huit autres, s'est tracé une longue vie de citoyenne du monde en construisant une œuvre à coups de médiums très différents. Espaces graphiques, architectures d'ambiance, vidéos, performances sonores, immersions d'un spectateur-lecteur dans des conversations, mots, phrases, langues cachées dans des formes, comme autant de confidences renouvelées et poétiques.

➤ Tania Mouraud - *Memory Non Existent Seeing* 1979 - installation au PSI, New York

➤ Tania Mouraud - *WYSIWYG* - 1992 - peinture murale à la BPI, Centre Pompidou, Paris

### POLITIQUE ET TAUTOLOGIE

T. Mouraud ne cultive pas le choc des mots. Inspirée un temps par le fameux WYSIWYG, le « What you see is what you get », fameux slogan de l'ordinateur Macintosh, c'est aussi au Mac que cette autodidacte doit de voir à l'écran ce qu'elle va obtenir à l'impression, à l'issue de manipulations numériques. Slogans politiques, phrases tautologiques de philosophes, émotions venues de l'opéra ou de la poésie américaine ou yiddish, elle utilise des phrases qui l'interpellent et/ou dans lesquelles elle se reconnaît. À l'instar de Charles Reznikoff qui affirmait que « le poète n'avait aucun besoin de créer de nouvelles phrases, mais juste de donner du rythme aux mots existants », T. Mouraud revendique « une poésie ready-made ».

C. Reznikoff fabriquait ses poèmes en copiant juste des phrases de témoins de procès auxquelles il donnait du rythme. T. Mouraud, elle, pioche dans ses « moments d'émotion ». Trois phrases de *La Tosca* tracées en Italien pour que le musée de Nice se joigne à la peine de sa ville touchée par un attentat, un slogan publicitaire qui trône sur les murs de la BPI (Bibliothèque du Centre Pompidou à Paris), un cri féministe des seventies, quatre phrases du *Così Fan Tutte* qui accompagnent les voyageurs d'un tramway, une phrase de *L'Apocalypse* pour éveiller une ville à l'écologie, une série de « I have a dream » dans les langues des diasporas pour un parc de Seine-Saint-Denis... T. Mouraud prend des phrases n'importe où et les étire graphiquement, en utilisant le nombre d'or pour donner aux spectateurs un sentiment d'harmonie de la forme.

### LETTRE TRITURÉE ET GÉOMÉTRIE MENTALE

Pour comprendre ce travail, il faut suivre l'artiste sur Facebook ou sur Instagram (Tania est geek) où elle poste des *works in progress* qui montrent comment se fait le passage de l'écriture ordinaire à l'écriture d'imprimerie avec l'ordinateur. « Si l'on compare lettre par lettre, on peut reconnaître chaque lettre triturée ! », dit cette passionnée de typographies. À l'âge de 8 ans déjà, elle copie l'écriture gothique. Chez ses parents résistants, elle croise artistes et intellectuels parisiens. Elle va au musée de Cluny comme on « feuillette un livre d'images extraordinaire ». Les enluminures des *Riches Heures du duc de Berry* la fascinent. Si bien que son enfance privilégiée lui permet de se revendiquer autodidacte ; et de ne jamais entrer dans le carcan d'un cursus académique patriarcal, qu'elle s'attache à dénoncer dans ses actions artistiques. À 17 ans, elle vit en Allemagne et découvre la poésie concrète, assiste aux performances des poètes de la Beat Generation. « Sans être une influence directe, tout ça est un bagage culturel qui va générer inconsciemment mes recherches. »

L'œuvre abstraite de T. Mouraud n'est lisible que si le « regardeur fait un très gros effort » pour la démasquer. Son principe de déformation de la forme écrite fait naître une non-écriture qui devient une langue propre et/ou une sorte de QR code. Une œuvre écrite qui pourrait à la fois dialoguer avec les performances sonores brutales d'une Irma Blank et avec l'abstraction mathématique d'une Vera Molnar. La série des *Mots mêlés* est « un jeu de vieille dame » avec lequel T. Mouraud pousse à bout son combat pour ne pas suivre les règles. Elle demande à son fils, scientifique, d'écrire un logiciel qui triture des textes non plus créés par l'artiste mais générés par la machine.







### À VOIR

Galerie Ceysson & Bénétière à Koerich / Wandhoff (Luxembourg)  
« Tania Mouraud, Mezzo Forte » jusqu'au 22 mai

← Tania Mouraud et ses SHMUES  
© Pierre Petit

→ Art & Language  
A Bad Place – 2019  
Installation – collection Philippe Méaille  
© Château de Montsoreau/musée d'Art contemporain

Ce dispositif d'écriture spatialisée, T. Mouraud le met en branle à la fin des années 1970 ; à la suite de l'autodafé de toutes ses toiles, au retour d'une visite de la Documenta IV (fameux rendez-vous d'art contemporain à Cassel, Allemagne). Les *Initiations Rooms*, réalisées ensuite à New York, explorent une certaine idée de l'immersion. Le tableau *Infini au carré*, qui se transforme en pièce architecturale, est la première œuvre qui lui ouvre la direction des Stanza italiennes, vite habitées par des typographies.

Au départ, elle écrit sur des films plastique où elle colle du Lettraset\* ; lettres adhésives qui posent une interrogation sur le mur, la vision, etc. En 1979 au centre d'art PSI de New York, T. Mouraud peint directement sur le mur « Memory of a Non-Existent Seeing » avec des lettres allongées. « C'est après avoir terminé cette fresque qui faisait tout le tour d'une pièce (y compris sur les fenêtres) que j'ai compris que j'aurais dû la faire du sol au plafond, pour que le texte prenne plus de force. » Elle trouvera les moyens pour le faire dix ans plus tard.

### LE SENS DE L'ESPACE

Cette artiste, dont l'historienne d'art Suzanne Pages dit qu'elle fait partie « des 10 % d'artistes qui ont le sens de l'espace » a un besoin vital de l'architecture pour s'exprimer. Besoin encore plus prégnant dans ses vidéos. « Ma manière de projeter mes vidéos est liée à l'architecture, comme à l'histoire du chat noir d'Allan Edgar Poe, qui apparaît même si on détruit le mur. Sans mur, on le voit toujours ! » Si T. Mouraud avance ces mots sur et dans les murs de la ville à travers un travail inextricablement lié à l'architecture d'une part et à l'ordinateur de l'autre, son œuvre fait la démonstration que son art n'est jamais conditionné à une narration, mais à un rythme du mot dans l'écriture. « Cette notion de rythme est hyper importante. Car même si j'ai un rythme intérieur, je suis incapable de le définir comme le musicien qui parle percussions. Pour moi, c'est un rythme qui est comme le rythme du vent... de l'ordre du souffle ! »

Dernièrement, c'est en pratiquant le yiddish 5 heures par semaine que l'artiste se redécouvre avec ses SHMUES (« conversations » en yiddish) en bas relief : « J'ai toujours dit que je faisais une confidence, et c'est pour ça que j'avance masquée. Parce qu'il y a le

message, mais il faut prendre le temps, il faut passer du temps ensemble pour échanger. La conversation est une découverte. » Le yiddish est la « langue des bonnes femmes, des gens non lettrés, du peuple et de la rue, et surtout des filles, qui n'avaient pas le droit d'aller à l'école apprendre l'hébreu », dit l'artiste. Et aussi que c'est une langue « apatriote et nomade ».

Cette approche sculpturale du mot n'est pas une nouveauté dans l'œuvre de T. Mouraud : dans les années 1990, elle a fait des séries de bas-reliefs avec des mots. À présent, elle cultive la notion de frise, de décoration d'architecture. « À une époque où j'étais moins gentille, je me disais qu'exposer au musée c'était juste décorer les murs avec des objets d'exception. »

Il faut s'arrêter pour lire à haute voix les œuvres de T. Mouraud. Car même si l'on ne déchiffre pas le mot caché dans ses images, avec son propre souffle le lecteur-spectateur peut vivre le moment magique de la langue de Tania, le moment où le texte n'est plus vu en tant que mot mais lu en tant que son. « Ce travail n'est pas juste visuel, c'est aussi, et surtout, sonore ! », dit-elle. ■